

La vallée du silicium, par Alain Damasio

Notes de lecture par Didier Minot

En avril 2022, Alain Damasio s'est rendu dans la Silicon Valley pour voir s'il est possible de rencontrer ceux qui font la Tech, la conçoivent et la promeuvent, afin d'envisager la technologie non comme une menace, une servitude volontaire ou un état de fait, mais comme une technologie émancipatrice, positivement vécue et conviviale. Deux ans après, il s'agit pour Damasio de placer ce qu'il a vécu dans une perspective plus vaste et plus politique, sans être prisonnier d'une fausse connivence entre deux cultures très dissemblables de part et d'autre de l'Atlantique. Le livre analyse différentes facettes à partir d'une série de rencontres et de visites.

Voyage au centre du monde.....	1
Un centre qui nous impose nos pratiques quotidiennes et sa vision du monde	1
Apple, fausse ouverture et entreprise paramilitaire.	2
La ville aux voitures vides	2
Misère et utopie alternative de générosité dans le quartier voisin de Tanderloin	2
Bureaucratie et multiplication des frontières.....	3
Métavers et technococons régressifs	3
La réalité augmentée nous enferme dans un techno cocon.....	3
Les réseaux sociaux cultivent l'individualisme et les communautés affinitaires.....	3
Métavers et renforcement identitaire.....	4
L'imaginaire imposé du transhumanisme	4
Le tsunami de l'IA générative et de l'homme augmenté.....	5
Rencontre avec Arnaud, homme augmenté.....	5
L'intelligence artificielle, nouvelle rupture anthropologique	5
La technologie n'est pas neutre pour 4 raisons	6
La programmation induit aussi des choix.....	6
Inventer un art de vivre avec la Tech	6
Des désirs alternatifs, pas seulement des arguments ou des alertes.....	6
Concevoir une technologie positivement vécue, une « Intelligence Amie »	6
Promouvoir une autre vision du monde mobilisatrice et émancipatrice	7
Des liens retrouvés avec le vivant.	7
Expérimenter l'autonomie, le faire ensemble et la fraternité.	7
Lancer des ponts, abattre les frontières.	7
Pour tout cela, éduquer et s'éduquer à tous les âges de la vie	7

Voyage au centre du monde

Un centre qui nous impose nos pratiques quotidiennes et sa vision du monde

Alain Damasio visite Apple Center à Cupertino. Cet immense anneau de 1200 m de circonférence est l'épicentre d'un séisme qui a révolutionné nos vies depuis 30 ans, fixé nos touchers virtuels, changé notre façon de travailler, nos relations sociales, etc. Cette religion s'incarne dans des cérémoniaux minuscules communs à des milliards de personnes, des portes que nous franchissons 30 fois par jour pour organiser nos expériences et nos vies, acquérir des savoirs dans la plus grande bibliothèque jamais offerte à l'humanité. Les fidèles ne croient pas à grand-chose, sinon à la fiabilité des outils Apple. Ces routines finissent par devenir un mode d'être récurrent qui n'a rien de neutre. Le numérique est un panthéisme de l'information.

Les acteurs de la Silicon Valley se pensent comme le centre du monde et son avenir. Et effectivement la Silicon Valley joue ce rôle. Grande siphonneuse de cerveaux planétaires, avec ses codes, son énergie contagieuse et ses start-up, avec 98% d'échecs et 2% de miracles, elle concentre et traite des quantités gigantesques d'informations que nous produisons par nos messages, nos requêtes, nos achats, nos échanges, comme plus de la moitié de la population mondiale. Faire du fric est l'horizon clair. Une machination sans complot, en pleine lumière, appelée et applaudie. Elle n'est pas seulement un lieu mais un état d'esprit.

Le livre montre les choix qu'elle opère à notre place et pour notre bien. Mais la vision du monde sous-jacente est celle d'hommes, blancs (ou jaunes), pratiquant un libertarisme féroce qui couple individualisme de compétition et capitalisme total. La cellule de base est celle de l'entreprise. Sa perspective est de transformer chaque individu en entrepreneur de soi-même et chaque groupe, chaque agrégat collectif en entreprise.

Apple, fausse ouverture et entreprise paramilitaire.

Apple vise la simplicité et une élégance rétive à toute fantaisie. C'est la religion du rectangle lisse. Il en découle une tristesse insidieuse, une fausse ouverture et une coolitude factice sous les atours d'une complicité d'étudiant. Ce halo de contre-culture qui est sèchement démenti par la hiérarchie interne d'Apple, ses logiques propriétaires. Les matériels sont impossibles à bricoler, ils maximisent la dépendance au fabricant. Un iPhone ne se possède pas, il vous possède. L'interface impose son mode d'utilisation.

Apple est une entreprise paramilitaire verrouillée : 2 milliards de fidèles, 150 milliards d'évasion fiscale logés dans les Iles Vierges, 70 milliards de bénéfices annuels grâce à des marges indécentes : un iPhone est vendu 1300 € pour un coût de 150 €. 2000 milliards de capitalisations boursières, c'est-à-dire l'équivalent du PIB du Canada, de l'Italie, du Brésil ou de la Russie.

La ville aux voitures vides

Dans la Silicon Valley, la voiture est vitale. On y travaille, on y téléphone, on n'y mange, on y séduit, on y dort parfois. Avec la voiture numérisée, les voitures de l'ère industrielle, Ford, General Motors, Chrysler ne peuvent plus être réparées comme par le passé. La voiture autonome est le stade ultime de la dépossession, de la perte de liberté qui s'exprimait dans le mode de conduite. Cette *driveless car* est un bulbe autoguidé qui vous soumet à ses algorithmes, avec pour seul horizon une sécurité totalitaire et malade face à laquelle nous somme sans arguments, à l'exact antipode de la liberté des *seventies*.

La société Waymo, émanation de Google, nous vante une émancipation reconquise sur le temps de conduite. Mais ce temps libéré sera aussitôt utilisé pour travailler dans ce nouveau bureau roulant, ou bien sera vampirisé par un nouveau gavage d'écrans. Cette autonomie est une antiphrase, comme le Ministère de la paix dans 1984 ou la guerre propre en Irak. Le seul objectif est d'ouvrir un nouveau marché, sous prétexte de sauver des vies. Il faudra s'adapter aux procédures et aux routines du robot taxi, à ses bugs et à ses règles de sécurité absurde qui vise à parer un incident sur 20 000 en exaspérant 19 999 clients.

Désormais, on fabrique des Teslas pour prélever de la data, profiler les comportements et les revendre aux assureurs. Chacun de vos coups de frein contribue à l'intelligence automobile qui vous rendra inutile comme conducteur. On hystérise trois faits divers sans se poser la question des modes de vie induits. Les voitures connectées, les cafetières, les réseaux d'eau et les circulations d'air, les drones autopilotées : toute cette *smart city* géré par des intelligences artificielles est un rêve de hacker. Elle offre des possibilités démultipliées de tuer à distance. On parle de sécurité routière sans voir qu'on se dote d'une flotte de guerre qu'un hacker expérimenté (par exemple russe, israélien ou soutenu par Daesh techno) saura pirater et piloter, après avoir passé une bombe sous un siège pour guide ensuite la voiture vers une adresse ciblée. Mais qu'importe, n'est-ce pas, on s'en fout ! C'est sympa, la voiture autonome, non ?

Misère et utopie alternative de générosité dans le quartier voisin de Tanderloin

Alain Damasio va à Tanderloin, quartier le plus pauvre de San Francisco, à deux blocs du siège de Twitter. [longue description de la détresse, de la solitude de la maltraitance des pauvres et des paumés]. Comment laisser se côtoyer ainsi la richesse la plus obscène et la pauvreté la plus féroce ? Comment pouvons-nous accepter cette juxtaposition, en toute conscience ? Plusieurs explications sont possibles : l'explication classique fait écouler l'indifférence de l'éthique puritaine protestante, considérant le succès et la richesse comme un don de Dieu. La contre-culture californienne repousse le principe d'égalité et les valeurs de la gauche européenne au profit d'une libération individuelle qui la supprime et la nie au besoin.

Mais selon Damasio ce qui manque, c'est la capacité à faire du lien, c'est la perte de cette aptitude à se confronter à l'altérité, de la capacité d'écoute et d'empathie pour laisser entrer l'étranger. La douleur des exclus n'est plus qu'une information. C'est cette capacité que le monde numérique a dégradée.

Lisa Ruth est une historienne de talent. Elle a la beauté de celles qui combattent pour un monde moins dur. A Tanderloin, elle amène Alain Damasio devant une fresque magnifique reconstruite avec les habitants. Il en émerge la vision d'un ensemble de réalisations alternatives, indiquant la voie que pourrait prendre le quartier pour peu qu'on protège les habitants de la brutalité, de la corruption, de la drogue et qu'on croit à leur autonomie. À la base, se trouve l'initiative de Mona Caron, qui a juste pris le temps d'écouter, puis de métaboliser en faisant éclore l'imaginaire latent. Dans cet imaginaire, il n'y a pas de voitures volantes, de

gratte-ciels, mais une vie collective liée, avec de l'amitié, l'attachement à l'autre et à un lieu de vie. Damasio aimerait être ce magicien qui ferait sortir les personnages de la fresque pour qu'ils envahissent le quartier.

Bureaucratie et multiplication des frontières

Le technocapitalisme avait promis de liquider la bureaucratie. C'est exactement l'inverse. On a externalisé l'ensemble des tâches administratives, reportant sur nous les coûts, le temps passé et les risques d'erreurs. Nous alimentons les bases de données qui vont nous tracer. Nous sommes devenus les bureaucrates de notre quotidien. Où est la liberté promise ?

Passer une frontière est toujours une épreuve. Sans la comparer à la situation des migrants ou à la déportation intérieure à Gaza (version accomplie, hystérique et fasciste du contrôle des corps), la même logique maniaque et à l'œuvre dans nos aéroports : tout corps ou culture étrangère au système a vocation à être purgée. [Longue description des formalités imposées « au cas où », alors que cette sacro-sainte sécurité mondiale n'a jamais empêché le moindre attentat]. Cette pratique montre en modèle réduit ce qui pourrait s'imposer grandeur nature en cas de conflit. La frontière est l'autre nom de la peur.

La frontière partout, notamment sur le Web, à l'intérieur des villes, des familles, d'Apple. Le Web se présente comme une liberté d'aller partout, mais il n'est plus depuis longtemps un espace de circulation libre. C'est un univers morcelé, divisé en espaces ouverts ou fermés, où il faut créer un compte, montrer son identité qui est dûment enregistrée. Un jour en sortira par le bas avec un outil de contrôle universel inviolable, et beaucoup seront heureux de s'y soumettre.

Métavers et technococons régressifs

La réalité augmentée nous enferme dans un techno cocon

La Tech grand public, celle du Smartphone et des réseaux, est d'abord une machine sociale à dilater les égos. L'ensemble des objets connectés forme une sorte de nid numérique, **un technococon** qui reconfigure notre territoire, notre chez moi et chez nous. Le corps est encore assis, mais n'a plus vocation à bouger. Nous ne pouvons plus nous contenter d'un réel déconnecté des réseaux, et nous devenons une chair électrisée par des stimuli sonores et lumineux. Les « pas comme moi » s'agitent dans une brume à travers une paroi translucide. Une fois ces cocons constitués, il ne reste plus qu'à refabriquer du lien par les réseaux.

Le technococon devient le territoire-horizon de ce monde rêvé par le technocapitalisme : bouger doit générer de la trace. Il faut en extraire de la plus-value, de l'échange, du lien social, du sexe, du voyage. Or seul un espace informatisé produit de la trace de façon sûre. Le monde qui vient se caractérise par un refus du mouvement des corps, bien trop vivants pour être contrôlables. Mais il faut conserver l'impression de bouger frénétiquement, en boucle. La passivation des corps est contrebalancée par une fluidité imaginaire de nos déplacements sur le réseau. Ce qui se dessine, ce peut être une assignation consentie à résidence, avec des lunettes autonomes ouvrant sur un monde reconstitué¹.

Ce technococon est portable : où que bouge nos corps, nous restons au même endroit en Digitalie : mêmes sites, mêmes applis, mêmes plates-formes. Le flux des visios, des photos et des messages contrefait l'échange réel. Mais où est la chaleur d'une main, le goût de fromage ? Ces connexions digitales produisent sans cesse de l'information, donc de la trace exploitable, donc du profit.

Le technococon est l'aboutissement d'une évolution millénaire de notre habitat, de la grotte à la chaumière, puis à l'immeuble, pour arriver à la maison connectée. Bientôt, on ne bougera même plus à cause de l'insécurité que ce système nourrit à force de nous surprotéger. On ne travaillera plus qu'à la maison, On ne bougera plus pour de nobles motifs écologiques ou à cause de pandémies montées en panique. Nos besoins incompressibles de mouvements s'épuiseront en salles de fitness de en trainings, bardés de capteurs.

Les réseaux sociaux cultivent l'individualisme et les communautés affinitaires

Pendant 50 ans, le numérique a été un rêve de geek ou de cyberpunk pour qui l'émancipation de nos corps et de nos esprits passaient par la technologie, avec une vision individualiste, anarchiste, anti autoritaire, à travers une liberté maximale de l'individu. Mais au lieu de nous libérer, la technogreffe d'un téléphone intelligent s'est traduite par une auto-aliénation à l'outil et une dépendance sans précédent, efficace pour maximiser le profit des fabricants et des plates-formes.

¹ L'expérience de travail à distance de Changer de cap depuis la crise sanitaire ne présente pas ces biais. Ceux-ci résultent d'une orientation bien particulière des échanges centrés sur la sollicitation des envies afin de faire du business (DM)

Socialement, la Silicon Valley est un monde d'adolescents timides, incapables d'entrer en relation directement et pleinement en relation avec l'autre, qui compensent ce handicap social par les réseaux numériques. Un interlocuteur dit à Damasio : « *ce sont des autistes, pour qui les relations normales sont difficiles. Les réseaux sociaux sont nés de leur peur de l'autre et de leur désir d'échange malgré tout* »

La Silicon Valley relève d'une culture relationnelle qui ne part jamais du collectif, comme c'est le cas en Asie ou en Afrique, mais de l'individu en tant qu'atome et centre du monde. Cela est lié à l'histoire américaine, largement migratoire, particulièrement à San Francisco suite à la ruée vers l'or. La Silicon Valley en est une sorte de réplique deux siècles après.

Cette histoire s'est construite par la juxtaposition de transfuges venus du monde entier. Mais la Nation reste un fantasme, un drapeau à 50 étoiles. La seule réalité collective est celle de la communauté de voisinage, de quartier, d'église. Communautés agrégées par ethnies, les langues ou les statuts. Les réseaux sociaux ont copié ce modèle car c'était le seul acculturé aux Etats-Unis. Ils maillent des groupes affinitaires sans territoire à travers le monde entier.

Métavers et renforcement identitaire

Un an après la visite, Apple vient de sortir Apple vision pro, casque de réalité mixte. La publicité ne vend pas un matériel, mais une manière de vivre tellement désirable qu'elle implique son achat.

Alain Damasio n'a jamais cru à l'avenir des métavers. Le virtuel strict est pour lui une impasse, un fantasme de geek asocial qui exige un casque fermé, un isolement intégral pour reconstituer imparfaitement et laborieusement un monde réel dont il ne cesse de nous couper. C'est un mauvais rêve de Zuckerberg. En revanche, la réalité augmentée d'Apple, avec un casque ouvert, correspond à une approche moins barbare mais d'autant plus insidieuse qu'elle dissout l'informatique dans les comportements. Le numérique vous a conditionné, vous êtes devenus inapte à agir par vous-même, il vous faut une prothèse psychique, une techno greffe.

L'essor des métavers se nourrit des habitudes de distanciation sociale acquises pendant le COVID : mise à l'écart de l'autre, surprotection, laquelle se révèle déprimante, parfois suicidaire. Cette distanciation sociale est contrebalancée par un désir de partage dans des univers simulés et de rencontres virtuelles. Les métavers créent donc de nouveaux liens de sociabilité, intenses en surface, mais sans profondeur et sans la réalité de la rencontre « en vrai », sans le contact sublime des corps et des échanges directs.

Plus notre société devient liquide et brownienne dans son agitation dispersée, plus l'individu occidental doit activer continûment des processus de renforcement identitaire, d'auto réplique de soi. Aucune fête ne tient aujourd'hui sans filmer la fête, aucun voyage sans les images postées par téléphone. Toutes ces rencontres se coulent dans l'interface et génèrent en continu des informations utiles aux multinationales qui architecturent ce cosmos. *Ce stade du réseau* mime le stade régressif fusionnel où l'altérité de la mère n'est plus perçue comme telle. *Big mother is watching you.*

L'imaginaire imposé du transhumanisme

Pour les « Silicon leaders », le transhumanisme constitue le point de fuite du futur, l'horizon absolu à atteindre. Il s'agit de faire converger les intentions, les pulsions autour de désirs universels : ne plus vieillir, ne plus mourir, super-intelligence ou singularité, « mort de la mort » ou peuplement de Mars, peu importe l'énormité et le ridicule des prévisions. Leur vocation n'est pas d'être réalistes, mais d'imposer des imaginaires dominants, des nouvelles superstitions et d'emporter la croyance et une contagion affective par la diffusion à grande échelle. Cependant, l'erreur serait de prendre ces désirs pour des fariboles, car le transhumanisme est l'avatar ultime des grands récits du progrès.

La politique populiste y a vite trouvé son vecteur idéal, d'où sa manipulation boulimique des réseaux. Capital et consommation, les deux têtes de l'hydre rabattent ces désirs en besoins cash et en pulsions d'achat, dans une logique strictement individuelle.

Le mythe pernicious de la Singularité découle de cette pente. Il est porté par la peur d'être largués et remplacés. D'un *storytelling* parareligieux émerge la croyance que de l'océan immense des data finira par émerger une super intelligence apte à nous sauver en prenant en main la conduite éclairée de ce monde. Il porte une fascination pour l'immatériel et la lumière, un rejet de la chair, un consentement à la soumission. Il a son messie, qui fut longtemps Ray Kurtzweil, sa prophétie : l'avènement de la singularité en 2029, repoussée à 2045, et même le retour du Christ sous forme d'IA.

Le tsunami de l'IA générative et de l'homme augmenté

Rencontre avec Arnaud, homme augmenté

Damasio rencontre Arnaud Auger, homme augmenté et hyper connecté. C'est un « gitan du futur » qui a déjà vécu dans 19 lieux différents. Il traque, suit et acclimate les technologies intéressantes qui émergent, pour les conseiller à des grands groupes. Il est chaleureux, fluide et généreux.

Arnaud allume la lumière par la pensée grâce à des capteurs d'ondes cérébrales. Ses lunettes filment. Sa bague connectée enregistre sa température, son rythme cardiaque, analyse son sommeil. Il prend des pilules personnalisées pour améliorer sa créativité. Pendant un mois, il a injecté un capteur pour ausculter sa flore intestinale, et son microbiote est optimisé par une entreprise *high tech* qui lui prépare des sachets spécifiques de compléments vitaminiques. Il est suivi 24 heures sur 24 par un cabinet de médecine préventive. On atteint avec l'homme augmenté un sommet de l'individualisation de l'offre. Le cœur d'attention d'Arnaud, c'est son corps. Son objectif est d'être ultra performant en permanence, dans un monde ultra compétitif.

On voit poindre à travers ce récit les risques de ces pratiques. Ces possibilités nouvelles sont réservées aux riches. Elles violent l'intimité des tiers. Il doit bien exister une version de lunettes connectées qui peut filmer en toute discrétion des scènes confidentielles. Ces techniques peuvent être imposées comme outils de surveillance ou d'accroissement obligatoire de la productivité, comme en Chine. Il est facile d'imaginer comment on peut décider ou non de vous assurer avec ce type d'informations. Déjà, les assurances rémunèrent les clients qui leur confient leurs données.

Enfin, le développement de ces technologies découle de choix guidés par le profit. Un cadre français d'une start-up biotechnologique précise : « *on invente en fonction des possibilités technologiques qui apparaissent. C'est seulement ensuite qu'on cherche à savoir à quoi ça pourra servir et surtout comment faire du fric avec* ».

« *Il nous faudrait des comités d'éthique pour nos inventions, en amont comme en aval, il faudrait se poser la question des répercussions sociales, psychologiques ou politiques de nos découvertes et des techs que nous imposons à la société* » suggère Chris (autre personne rencontrée). Mais toute la culture californienne (la quête féroce du profit, l'exigence de vitesse qu'elle implique, le *winner takes all*, l'inanité éthique de l'État) s'oppose frontalement ces questions. Les produits sont commercialisés avant toute étude d'impact. Nous sommes face à une démission collective à tous les niveaux².

L'intelligence artificielle, nouvelle rupture anthropologique

Nous continuons à inventer des technologies, bien sûr nous en sommes formellement les maîtres, mais nous leur appartenons désormais davantage que nous ne les pilotons. Plus personne aujourd'hui n'est capable de comprendre comment répond un chatbot. On a délégué à la machine notre sécurité, nos routines mentales, nos déplacements, notre mémoire et nos archives, nos apprentissages et notre autoformation, nos flux de conscience, notre façon d'échanger et d'aimer, de travailler de nous divertir, notre narcissisme et nos pulsions et jusqu'à notre autonomie, c'est-à-dire notre liberté d'agir par nous-mêmes. Quoi d'étonnant qu'il ne soit possible pour un enfant d'accéder à la construction de soi hors des réseaux ?

Damasio estime que les IA grand public ont une dimension anthropologique. L'écriture, il y a 5000 ans, a permis de stocker les savoirs, l'imprimerie de les démultiplier, le numérique de rendre l'information indéfiniment accessible. L'IA restructure l'information et la rend appropriable sous une forme individualisée.

Mais il existe plusieurs IA, car la façon de restructurer l'information est déterminante. On voit se multiplier aujourd'hui des IA racistes, sexistes, néofascistes, qui tentent de généraliser la propagande d'extrême droite, des IA « injecteurs d'agression » qui envahissent nos territoires mentaux et obscurcissent nos consciences, des IA consuméristes qui conditionnent nos pulsions d'achats, etc. Pour l'immense majorité des internautes, l'IA devient une nouvelle dépendance, une addiction et une auto aliénation.

Cependant, même ces programmeurs-utilisateurs experts les mieux intentionnés ne maîtrisent intégralement l'outil. L'IA n'est pas conçue pour être au service de besoins, mais pour développer des marchés nouveaux en créant des besoins. Elle n'est pas neutre, ni dans ses financements amont, ni dans les ressources minières et en énergie qu'elle accapare, ni dans son empreinte écologique, ni dans ses conséquences éducatives,

² Damasio développe ensuite (p 139-160) une théorie des quatre corps, entre le corps organique, le corps distancié, le « décorps » et le quatrième corps (l'inconscient) auquel je n'ai rien compris, donc impossible pour moi à résumer.

culturelles, psychiques et sociales, qui ne font l'objet d'aucune évaluation. Les contenus massivement relayés par les réseaux sociaux le sont pour leur contenu émotionnel.

La technologie n'est pas neutre pour 4 raisons

La Silicon Valley affirme que la technologie est neutre, son impact ne dépend au fond que des bons ou mauvais usages qu'on en fait. Il convient de fusiller sans sommation cette idée stupide, pour quatre raisons :

- **la technique a une valeur latente : l'efficacité**, qui a contaminé tous les domaines. Sur le plan professionnel, économique, sportif ou sexuel, on doit être performant. Profondément, la technique appréhende le réel comme « ce qui doit être arraisonné » (Heidegger), c'est-à-dire mis à la raison, mis en demeure de livrer une énergie qui puisse être extraite et accumulée. D'autres rapports au réel demeurent possibles : la recherche d'harmonie, l'écoute, la contemplation, la symbiose.

- **En amont, l'innovation technologique dépend de la recherche** qui elle-même dépend des crédits de recherche ou du capital-risque investi, en présélectionnant les découvertes utiles car lucratives.

- **En aval, une technologie induit une multitude d'effets difficiles à anticiper**. Elle réinvente les pratiques, re-formate des comportements, enfante parfois une culture entière (jeux vidéo). S'en servir, c'est déjà transformer ces rapports à soi et ses relations aux autres, en mutilant certaines capacités : les mails n'étaient pas destinés à être stockés. L'IA générative n'était pas conçue pour élaborer des *deepfakes* pornographiques à partir de vidéos ordinaires.

- **Enfin, la technologie transforme le monde, au-delà d'elle-même**. La voiture a littéralement « inventé » les routes, les parkings et les trottoirs. Les réseaux sociaux ont inventé la communauté sans présence et la lapidation numérique. Il devient impossible de se comporter comme si cette technologie n'existait pas.

La programmation induit aussi des choix

Tout est affaire de langage. L'art de la programmation consiste à confier à une machine des tâches qu'elle va faire plus vite et mieux qu'un humain, tout en étant programmée par l'humain. Un déluge de mots et de chiffres est transcrit par le programmeur dans le langage de la machine (le code) en lui donnant des ordres pour réaliser une série de calculs qui ne lui appartiennent plus vraiment. Le programmeur-développeur est un interprète bilingue qui transpose la cacophonie des informations, des data en un langage que la machine peut assimiler.

[Cette réflexion rejoint celle de Denis Mérioux (INRIA), qui travaille sur la transcription de la loi en code, montrant que le programmeur n'est pas neutre. Il fait rentrer dans le code ses présupposés, sa vision du monde, procède à des approximations et simplifie pour gagner du temps].

Inventer un art de vivre avec la Tech

Des désirs alternatifs, pas seulement des arguments ou des alertes

Le transhumanisme croit qu'il manque à l'homme quelque chose que seule la technologie pourra lui apporter. Damasio a la tranquille et furieuse conviction que l'être humain a en lui tout ce dont il a besoin pour une vie pleine, intense et féconde. Face au « *transhumain* », il en appelle au « *très-humain* ».

Mais pour inciter à résister, il ne suffit pas d'argumenter, ni seulement d'alerter ou de faire peur. Résister et construire un art de vivre avec la Tech repose sur le désir et l'espoir. La technophilie ne s'est pas imposée par des arguments, mais en mobilisant une économie de désirs à son service, forte d'investissements affectifs puissants et de rejets réflexes. Mais il est possible de construire d'autres approches.

Concevoir une technologie positivement vécue, une « Intelligence Amie »

Damasio a rencontré Grégory Renaud, qui travaille à protéger la démocratie contre les bots toxiques. C'est un créateur dont l'expertise est le langage naturel (NLP) à la base des chatbots, de la traduction automatique, des résumés, du dialogue en ligne. Sa méthode consiste à rapprocher au maximum la machine de l'homme, en tenant compte, au-delà de la sémantique, de la fréquence des mots, du rythme, de la distribution des termes.

En parallèle, Gregory Renaud développe un autre projet : amener la machine à prendre en compte les valeurs humaines (ouverture, respect, altruisme), et à discerner la prégnance de ces valeurs dans les réseaux sociaux et dans les documents. Cela dessine un avenir où l'IA personnalisée deviendrait la norme de l'interlocution, du dialogue quotidien. Damasio appelle cette IA « MyIA » ou IA amie. Grégory Renaud s'attelle donc à une vaste tâche avec l'objectif de dépolluer l'information et de concevoir un art de vivre avec des technologies ouvertes sur le monde. Il cherche à promouvoir un dialogue homme-machine, une IA ne serait pas un outil

de domination. Cela suppose la capacité pour l'utilisateur de bidouiller, de transformer les programmes selon ses besoins, ce qui nécessite une dextérité intellectuelle et pratique [réservée à quelques-uns].

Damasio rêve de voir les bots devenir des créatures qu'on éduque, avec lesquels on joue jusqu'à en faire des partenaires et des amis, toute peur évacuée. Il estime qu'une authentique technocritique ne peut pas se contenter d'être négative ou réactionnaire. Elle doit esquisser ce que serait une technologie positivement vécue. Il faut faire en sorte que nos technologies deviennent conviviales, deviennent des intelligences amies. Il propose de sortir d'une convivialité de l'inter humain pour intaquer un nouvel animisme où « *Les machines les réseaux deviennent des interlocuteurs à part entière. Puisque nous cohabitons avec eux, autant le faire dans la convivialité* ». [si par ailleurs l'IA est un outil, il y a comme une contradiction. DM].

Promouvoir une autre vision du monde mobilisatrice et émancipatrice

Les Silicon Leaders utilisent quatre moteurs du désir pour façonner industriellement le futur : le fantasme de dépasser la condition humaine, la conjuration des peurs, la volonté de pouvoir et la paresse jouissive. Face à ces machines libidinales superpuissantes, seule une expérience directe peut développer d'autres désirs, redonner goût à la liberté : des liens retrouvés avec le vivant, le renforcement de nos capacités d'agir. Il s'agit d'ouvrir parmi les possibles le plus généreux, ce qui ouvre la possibilité d'une courbe ascendante vers la révolte. Il mise sur la vitalité du collectif, sur son autonomie et sur l'importance des liens qui libèrent à travers plusieurs pistes.

Des liens retrouvés avec le vivant.

Face l'appauvrissement que nous promet l'IA, l'enjeu est de promettre une alliance renouvelée avec la forêt, l'océan, les champignons que l'on cueille et la rivière où l'on se baigne de retrouver la richesse de la vie réelle et une magnifique réouverture au monde. Cette expérience de qualité avec le vivant est aux antipodes de la modernité technique qui est l'empire de l'identique.

Expérimenter l'autonomie, le faire ensemble et la fraternité.

Il s'agit de retrouver la puissance d'agir par soi-même. Damasio oppose la puissance et le pouvoir. La puissance, c'est la capacité humaine à faire directement, avec ses seules facultés physiologiques, cérébrales, et créatives. Le pouvoir est la possibilité de faire faire à un esclave, une femme, un sans-papier sur son vélo, à une appli, à un robot ce qu'on ne veut pas condescendre à faire soi-même. [On peut discuter du choix des termes, car le pouvoir d'agir, *l'empowerment*, désigne justement ce qu'il appelle puissance. Mais on est d'accord sur la nécessité de retrouver de faire par soi-même et de cultiver ses propres capacités].

Lancer des ponts, abattre les frontières.

Nous affrontons partout la coupure avec le réel, mais c'est nous qui la créons d'abord dans nos têtes. C'est nous qui la fabriquons. Quand une société refuse l'autre, le voisin, le « pas comme nous », elle se suicide comme société libre. « *J'aime ceux qui fabriquent des ponts, pas des murs. Les écouter développe mon imaginaire et ma pensée. Quand tombe tes murs intérieurs et les faux plafonds, tu mesures que tu es plus vaste, tu deviens disponible au frisson, tu respires et tu vibres. De toi sort une nouvelle musique. Alors quelque chose avec les autres peut se passer : générosité, chaleur, amitié, etc.* »

Pour tout cela, éduquer et s'éduquer à tous les âges de la vie

La clé pour tout cela est d'éduquer, de s'auto éduquer à tous les âges de la vie, pour construire un autre rapport au monde, une autre utilisation du numérique, s'interroger sur ce qu'il transforme en nous sans cesse. Interroger l'oubli du corps, la dématérialisation systématique. Questionner l'impact des technologies sur la planète, sur la santé, sur nos déchets, le cancer, la misère. Retrouvez les exigences de la liberté et de la fraternité. Enseigner l'art du brouillage. Mais aussi former aux low-techs, privilégier les ateliers où l'on bricole, répare et fait soi-même, développer la capacité d'agir par soi-même, directement. [Ce développement est à rapprocher du mouvement de l'éducation émancipatrice, du développement des capacités citoyennes, etc., et de tous les acquis de l'éducation populaire]. [Ces pistes esquissées en conclusion rejoignent ce qui est développé de façon plus complète et plus cohérente par de nombreuses autres sources ou organisations. On s'est donc contenté de les citer rapidement].